

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 1

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184158>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CONTEUR VAUDOIS

petite porte du clocher grincer légèrement sur ses gonds, et de courir sur sa proie!!

Les compagnons qui gardaient le panier, n'ayant pas reçu l'ordre d'en faire du vin vieux, crurent sage de le liquider sur place, s'égayant ainsi pendant que leurs camarades broyaient du noir, n'osant ni descendre ni monter dans le périlleux sentier où ils avaient la perspective de rester jusqu'au lendemain. Ils se souhaitèrent mutuellement une bonne année et attendirent. — Une demi-heure plus tard, ils étaient rendus à la liberté.

On tremble en songeant aux conséquences qu'aurait pu avoir cette conspiration si bien ourdie. Vous représentez-vous les cinq cloches mises en branle par des mains inexpérimentées; les cordes si puissamment attirées par ces masses en mouvement, assommant contre les poutres les sonneurs maladroits! Vous représentez-vous l'effet de ce carillon désordonné sur une population non avertie et voyant arriver avec vacarme toutes les pompes à incendie des environs! Que de scènes intimes troublées; que de baisers paralysés; que de serremments de mains rompus!

O municipalité! ne nous exposez plus à de telles émotions, et quand reviendra le 31 décembre, laissez sonner nos belles cloches qui vous rappelleront, il est vrai, que le jour où le magistrat doit quitter son fauteuil se rapproche, mais vous consolerez en vous confirmant dans l'idée que tout à son terme en ce monde, même les douceurs de siéger à l'Hôtel-de-ville.

Vous nous éviterez ainsi les jouissances du concert monstre par lequel une foule de jeunes gens coiffés d'un casque-à-mèche en forme d'éteignoir, et porteurs de *toupins* et de clochettes, se sont vengés la veille de l'an.

L. M.



« Paris enserre dans ses murs, nous dit *l'Illustration*, un abrégé de l'univers connu. Entre autres colonies étrangères, il abrite trois sociétés fort opulentes et fort amies des fêtes. Ce sont : l'anglaise, la russe et l'américaine. Or, toutes les trois tiennent à célébrer le Christmas comme on le fait à Londres, à St-Pétersbourg et à New-York. Avant tout, elles tiennent à l'arbre de Noël.

Cette année, on a surtout sacrifié à cette coutume. A minuit, à l'heure où, suivant la légende, l'Enfant dort dans la crèche de Bethléem, un arbre vert s'élevé tout à coup au milieu du salon. A ses branches brûlent de petites bougies roses ou bleues; on y voit aussi des fleurs et des rubans de toute sorte. Quand il ne s'agit que de récréer des enfants, la ramure porte des jouets et des friandises. Si, dans l'assemblée il se trouve de jeunes femmes, on y ajoute de l'orfèvrerie et même des brillants. Telle est l'allure de nos hôtes, plus spécialement du faubourg Saint-Honoré.

Pendant la nuit du 25 décembre, de la Madeleine au parc de Monceaux, de la rue de Courcelles au faubourg Saint-Honoré, on a compté, au bas mot,

deux cents arbres de Noël. A l'hôtel des K..., la solennité tenait de la féerie. Vous avez deviné que le lieu de la scène ne représentait que le moins possible l'étable de la Galilée. S'il y avait un bœuf, il était en sucre; un ânon, il était en pistache; un coq, il avait été moulé en chocolat. Quant aux bergers et aux bergères, c'étaient de petits boyards et de petites princesses, habillés en velours, en soie, en dentelle. L'arbre, de même, ne pouvait se dispenser de sentir son XIX^e siècle. Il était, pour ainsi dire, d'ordre composite. Nous voulons dire qu'on l'avait formé d'un tronc d'érable très ingénieusement entouré de lierre et revêtu dans ses branches de roses de Nice et de jasmin de Florence. La sucrerie la plus variée s'y mêlait, du reste, aux polichinelles. Chez l'américain Fénimore R..., seigneur de cinq puits de pétrole, une fortune de nabab! on signalait une variante. L'arbre était un mélèze, offrant aux jeunes invitées des bagues, et même des bracelets constellés de diamants. Ainsi qu'il arrive toujours en pareille circonstance, la soirée a fini par un bal au piano suivi d'un souper. »

On nous écrit de Berne à la date du 3 janvier :

Ce serait un peu tard pour vous parler des fêtes de Noël et du premier de l'an. D'ailleurs les spirituels correspondants de la *Gazette de Lausanne* et du *Nouvelliste vaudois* ont annoncé tous deux à leurs lecteurs, en date du 1^{er} janvier, l'un que les habitants de Berne ont pu entendre la superbe sonnerie de la Cathédrale sonner le glas funèbre de l'année qui vient de finir et saluer l'année 1877, l'autre que peu avant minuit les cloches ont été mises en branle et que le grand bourdon aux sons imposants, à la note grave et retentissante, jetait ses sons dans le carillon des autres cloches, et qu'une foule compacte se mouvait en écoutant la sonnerie majestueuse qui signalait la fuite d'une période du siècle.

Après ce lyrisme, auquel le grave et sévère Baour-Lormian lui-même n'eût rien trouvé à redire, il ne me reste qu'à m'incliner sans ajouter un mot, par crainte d'être accusé de plagiat, ce dont je me soucie peu et vous aussi.

Je ne puis vous entretenir davantage des réceptions officielles et des dîners diplomatiques. Devancé par mes honorables confrères des grands journaux, je ne sais trop que vous dire, et cependant vous demandez quelque chose de neuf, d'original. Convenez que cela n'est pas si facile.

Vous parlerai-je de Berne d'il y a trente ans, où l'on faisait encore une part aux nobles délasséments de l'esprit, où l'on croyait à l'amour, au bien, à l'enthousiasme, à la patrie et à l'avenir de l'humanité, idées légendaires aujourd'hui? Ou bien préférez-vous connaître la ville fédérale actuelle, ville cosmopolite, peuplée d'étrangers et de fonctionnaires fédéraux, où la question du décilitre prime tout, et où l'on ne tardera pas à dire : mange, bois, di-

vertis-toi, etc. Vous savez le reste. Mais tout cela nous mènerait trop loin.

J'éprouve quelques regrets, je préférerais, je l'avoue, la vieille Berne. Mais j'ai tort, je le sens bien, car une voix me crie : Sois donc sinon de ton siècle, au moins de ton époque. Ne suffit-il pas de faire parade de qualités, de vertus, de talents, de feindre de respecter ce qu'au fond l'on méprise, de faire preuve de souplesse, ô républicain ? Cela mène à tout.

La parcimonie montrée par les Chambres fédérales dans leur dernière session, n'a pas plu à tout le monde, à commencer par les employés qui comptaient sur une augmentation à la fin de la période triennale. Quant aux fonctionnaires qui ne connaissent ni les minima ni les maxima, faits seulement pour les pauvres diables, et qui émargent leur traitement complet dès le jour de leur entrée en fonctions, ils rient encore des économies qui ne les touchent en rien. Ainsi va le monde.

On a beaucoup ri de l'idée émise par la conférence de Constantinople de faire occuper la Bulgarie par des troupes suisses, et l'on a eu grandement tort à mon avis. C'est probablement la nouvelle du déficit fédéral qui a suggéré cette idée au représentant de la philanthropique Albion, le marquis de Salisbury, auquel je propose d'envoyer une adresse de félicitations bien méritée.

En effet, nos divisions pourraient ainsi aller successivement se perfectionner dans l'art de la guerre, sur le compte des Turcs ou de la Grande-Bretagne, et il ne serait plus question de réduire notre armée ou de diminuer son instruction.

Comme la situation de l'Orient menace de se prolonger indéfiniment, nous n'aurions pas un sou à dépenser, partant plus de déficit, sans parler de la gloire d'assurer la paix du monde.

Coumeint quiet lài a dâi valets, dâi tsévaux et dâi rats que sont dâi crâno lulus.

Les valets. Lè valets de T... et cliào de R... s'amàvon pas. Y'avâi dâi dzalozî pè rappoo à cauquiès gaupès de T... que cliào de R... reluquâvon ; et cliào de T... ne volliâvon pas cé commerce. Et vo sèdè coumeint cein va avoué cliào diabliès de felhiès : on n'est pas fotu de savâi cein que le sè peinson, kâ le font boun' asseimblant à ti lè galés valets et à ti cliào que ne sont pas dâi bedans. Gonto bin que l'amâvon gaillâ cliào de R... et que l'ariont prâo volliu fèrè on bet d'accordâiron avoné leu, pace que l'étiont de défrou, que l'étiont adé bin revous et que y'avâi petètrè mé à espèrà qu'avoué lè z'altro qu'on cognessâi pî trào bin, mâ tot parâi se cein allâvé ratâ, faillâi pas mépresî cliào de T..., kâ faut onco mî avâi 'na crouïe couenne què rein dâo tot. Tantiâ que cein allâvé dinsè et que lè valets de T... sè desont : s'on pâo gravâ âi z'altro de vairè noutrès gaillardès ne lè vollièin prâo avâi et l'est po cein que sè vouistâvon ti lè iadzo que sè trovâvon einseim-

blio. Permi cliào de R... y'ein avâi dou que fasont prâo lâo vergalant quand l'étiont solets, mâ n'étont jamé quie quand faillâi rolhî. A stu derrâi bounan sont z'u dansî à T... et quand l'a faillu sè reintornâ, sè sont de : s'agit pas de cein, faut allâ ti de beinda, l'âi vâo avâi oquiè. Ora pâo-t-on comptâ su vo, que firon âi dou capons ? — « Oh ! n'aussi pas pouâire, que repondiron, non de non ! se ne vignon pas, ne tindreint bon ! »

On tséva. Grietz avâi tsandzi de tséva à la fâire de Voulièreins, po cein que lo sin étâi on bocon trào vi. On part de dzo après, sè trovâvé à la pinta, binsu po bâire quartetta.

— Et pi ! que lâi fâ lo carbatier, lo tséva que vo' âi atsetâ est-te épouâirâo ?

— Oh na ! pas pi ! vouâiquie traî nés que cutsè tot solet à l'étrâblio.

Lè rats. Lo grand Calonier dévessâi batsî et l'avâi met de coté on bio jambon que l'avâi peindu âo pâilo derrâi. Quand lo momeint de lo mettrè couâirè arrevâ, ye lo va dépeindrè po l'épussatâ on bocon et po lo réssi, mâ, lo crairiâ-vo ! sè trovâ bornu. Y'avâi finnameint cauquiès pétolès de rat que regatâvon per dedein, mâ po de la pedance, ne restâvé quâsu perein què l'ou et la couenne. Vo pâodè peinsâ diéro Calonier fe motset quand cein ve, kâ lè dzeins dâo, batsî arrevâvon dza. Assebin sè mette à fèrè on têt détertîn que s'n'ami Dzaquiè, l'appointé, que dévessâi ètrè parein, que saillessâi d'arrevâ et qu'oïessâi cé trafi, eintrè tot drâi et fâ : Qu'âs-tou, Calonier ?

— Qu'âs-tou ! ! Y'é que y'avé on bio jambon que cliào tonaires de rats m'ont rupâ. Y'avé portant peindu mon sâbro découtè, mâ mè rrâodzâi se cliào z'eimpouésons de bêtès ein ont z'u pouâire !

La veille de l'an, un nombreux groupe d'ouvriers en goguette réglait une contestation à coups de poings. Quoique la mêlée fut complète, elle ne faisait cependant pas présumer de bien fâcheux résultats ; mais elle produisit assez de vacarme pour attirer l'attention de trois agents de police. A la vue de la force municipale armée de cannes, tous les émeutiers prirent la fuite, sauf un ouvrier cordonnier qui cherchait son chapeau.

Un des agents le saisit au collet en lui disant : Vous allez nous renseigner immédiatement sur tout ce que vous savez de cette bataille, dont nous espérons saisir les promoteurs.

Eh ben, m'ssieu, répond le pauvre garçon tout ahuri, je vous assure que je ne sais pas grand'chose ; j'ai été dessous tout le temps.

Mon pommier.

Tu n'as vu que trente printemps,
Pommier charmant, bouquet de roses,